

LA NATURE A FAIT SON TEMPS

« Ce gros con d'Einstein a dit un jour que si les abeilles crevaient, l'humanité n'en avait plus que pour six mois à vivre, ou un truc dans le genre : j'ai donc passé tous mes week-ends de ces deux dernières années à la campagne avec un aérosol dans chaque main pour gazer systématiquement tout ce qui ressemblait de près ou de loin à une ruche, une abeille ou un bourdon. J'en ai génocidé un sacré paquet de ces saloperies, je suis le Hitler des hyménoptères à la con. On est le 18 juin 2010, en banlieue de Trouville ; moi, c'est Albert Poulard, employé du BTP au chômage, 35 ans, marié, séparé, pas divorcé, séparé, hein, enfin vous voyez, quoi, si vous entendez ceci, c'est que vous êtes flics et que vous êtes tombés sur mon stock de cassettes et mon dictaphone : dans ce cas-là, allez vous faire foutre, tas de raclures. »

Six mois plus tôt, en banlieue de Trouville, et plus précisément dans le F2 d'Albert Poulard, employé du BTP au chômage, 35 ans, marié, séparé, pas divorcé, séparé, hein, enfin vous voyez, quoi, de sombres drames sont en préparation. L'homme est serein, mais décidé : il est sûr de lui, 2010 sera l'année de la fin du monde ou ne sera pas — inutile d'attendre 2012 pour faire plaisir à ces abrutis de Mayas. En sortant de chez lui en imper pour affronter sous son vieux parapluie tordu la flotte qui tombait drue, Poulard, à chaque pas rageur dans les flaques, hurlait six mots plein de haine en pensée : « La nature a fait son temps, la nature a fait son temps, la nature a fait son temps ! ». Au milieu du passage piéton, il s'arrêta : tout le monde, c'est-à-dire une tripotée de péquenards à imper et parapluie, le regardait fixement. Il venait de hurler pour de bon à la face du monde abasourdi sa rage destructrice envers la nature, la terre, l'écosystème, la biosphère, le macrocosme, l'environnement, bref, la « putain de verdure » comme il le disait si bien lui-même. Poulard en avait gros sur la patate, et seule une complète destruction de la planète pourrait l'apaiser : en attendant, il avait un emploi du temps serré à tenir, comme tous les jours depuis un an et demi.

Le constat d'Albert Poulard était clair : au début y'avait les dinosaures, puis ils sont morts, après y'a eu les singes et puis nous, on a pété la gueule aux autres animaux et on a rasé les forêts pour construire des supermarchés. La suite était limpide : foutre le feu à toute la broussaille qui restait, coulait une dalle de béton par-dessus, mettre du verre et de la ferraille partout et finir éventuellement avec une petite touche de plastoc. L'artificiel, c'était ça l'avenir : la nature, elle, pouvait aller se faire foutre.

A neuf heures tapantes, Poulard arriva dans le squat où il stockait son matériel : il récupéra une vingtaine de petits engins explosifs qu'il avait construits lui-même d'après des plans de mines antipersonnelles trouvées sur le Net, les emballa dans du papier aluminium et sauta dans son 4x4 garé à côté. Il lui fallut une demi-heure pour faire le tour des divers containers de tri sélectif existant dans la ville et y placer ses pièges : il péterait sans vergogne à la gueule des connards bossant dans les centres de recyclage, ces empaffés triant encore les déchets un par un et à la main. Grâce à Poulard, les arrêts maladies étaient en nette augmentation, de même que les amputations de doigts ou de pognes entières : certes, c'était un menu succès, mais pour détruire l'environnement, comme dirait l'autre, chaque geste compte.

A dix heures moins le quart, Poulard entreprit sa tournée anti-chiens et anti-chats quotidienne : il parcourait les ruelles au volant de son 4x4 et jetait au hasard des boulettes de viande à la mort aux rats, se félicitant de sa bonne action quand il apercevait de temps à autre des cadavres de clébards au caniveau.

A dix heures et demi, c'était l'heure d'aller dans les jardins publics ; il attendait qu'il n'y ait personne et balançait dans les fontaines de pleines poignées de piles alcalines tout à fait nocives, ivre d'une légitime satisfaction lorsqu'il pouvait voir flotter des restes de cygnes crevés en surface. Evidemment, c'était une technique de petits bras : il avait fait mieux le mois précédent, en volant une bétonnière pour cimenter entièrement le petit étang se trouvant dans un parc près de chez lui. Des canards et des piafs avaient fini coulé dans le béton à prise rapide d'un mini-Pompéi, c'était tellement beau qu'on aurait dit de l'art contemporain.

A midi, Poulard avait déjà bien travaillé et était très fier de lui. Il alla au McDo, se bâfra comme un ours affamé tombant sur un trisomique abandonné par ses parents en moyenne montagne parce qu'il coûtait trop cher à nourrir, puis se débarrassa des emballages, non dans les poubelles prévues à cet effet mais dans des buissons à trois cents mètres de là.

L'après-midi était chargée, comme toujours : Poulard sortit de la poche de son vieux jean la liste de maisons à vendre trouvées sur le site d'une agence immobilière et reprit son 4x4. Sa technique était toujours la même : il se rendait sur place, vérifiait que les lieux étaient inhabités, crochetait la serrure ou rentrait en pétant un carreau puis répétait son petit processus. D'après tous les fumistes d'experts brise-burnes qui méméaient à longueur d'émissions d'Yves Calvi, le fléau du XXI^e siècle serait très certainement le manque d'eau. Poulard avait trouvé un moyen, à moindre échelle, d'y mettre du sien : il ouvrit au maximum tous les robinets de la baraque, puis se dirigea vers une autre maison de sa liste pour faire la même chose.

Sur le coup des dix-sept heures, Poulard, certain d'avoir contribué à un fameux gaspillage de flotte, n'avait plus qu'à aller faire quelques emplettes et à se préparer pour l'expédition du soir. C'est vers les vingt-trois heures que les choses sérieuses commençaient en général : muni d'un thermos de café corsé pour recharger ses batteries, Poulard se rendait à toute berzingue dans la campagne la plus proche afin de détruire consciencieusement son environnement. Il n'y allait pas par quatre chemins : il trouvait un champ et y répandait des litres de produits chimiques toxiques achetés une bouchée de pain sur le web (uniquement des produits interdits dans l'Union européenne, on s'en servait en Biélorussie pour faire fondre le cuivre), puis à l'aide de planches, de cordes et de râpeaux, dessinait des *crop circles* approximatifs pour rejeter la faute sur les extraterrestres ni vu ni connu. De retour sur Trouville, il ne lui restait plus qu'à s'introduire en douce chez des concessionnaires, à forcer les portières de toutes les voitures et à faire tourner les moteurs pour le reste de la nuit (suffisait de bidouiller les fils) — de la bonne pollution au CO² en perspective. Poulard rentrait alors à son appart' vers les deux heures du mat', l'âme en paix, pour profiter du sommeil du juste.

Ce n'était là que les affaires courantes de la semaine, mais le week-end, Albert Poulard se lâchait pour de bon : outre le gazage d'abeilles, il s'était fait une spécialité de détruire la campagne environnante, et ce sur des kilomètres. Sa technique était simple : tuer la végétation avec un cocktail non-breveté de pesticides, d'acides et de composés carbonés de sa fabrication qu'il sulfatait généreusement sur le moindre buisson et le plus ridicule arbuste, et attaquer les sous-bois carrément au lance-flammes. A lui seul, Poulard avait déjà détruit l'écosystème français sur une superficie équivalente au Luxembourg, et il ne comptait pas s'arrêter là. Il prenait un malin plaisir à écraser les escargots, enfoncer des pétards dans les termitières, noyer les taupes au tuyau d'arrosage et à bousiller les nappes phréatiques en creusant des trous avec une foreuse achetée aux enchères pour déverser en profondeur des litres de chlorure de sodium. L'anéantissement de la nature était un sacerdoce pour Poulard : quand venait la saison sèche, il poussait le zèle jusqu'à fabriquer des cocktails Molotov avec de vieilles bouteilles de tequila qu'il lançait au hasard depuis son 4x4 afin de provoquer un maximum de départs de feu en forêt.

Oui, Albert Poulard ne ménageait pas sa peine, mais il avait parfois l'impression que tout cela ne servait à rien — l'herbe repoussant toujours au final après le passage de ce sympathique Attila de province — et que des actions de plus grande ampleur étaient nécessaires. Poulard ne s'était pas de tous temps livré à ces minuscules actions de gagne-petit

mises bout à bout, oh que non, ce serait bien mal le connaître : par deux fois, il avait brillé au firmament du politiquement incorrect en s'attaquant avec virulence à l'ordre établi.

En septembre 2006, il était parvenu à s'introduire au péril de sa vie dans un meeting écologiste en Picardie et avait pu dire ses quatre vérités à une figure bien connue des Verts, la mégère de la coupe au bol au physique de Playmobil fringué chez Emmaüs et au charisme de pelle à tarte — j'ai nommé Dominique Voynet. Le débat, sur le thème « Quel monde allons-nous donc laisser à nos enfants, nom de Dieu ? », avait commencé dans le calme et la bonne humeur, même si Poulard fulminait en écoutant palabrer l'ignoble tocard écolo-neuneu et sa palanquée de ratés intégraux et de vermines honteuses. Etaient réunies toutes les mouvances d'une tendance protéiforme en plein boom, soit les Verts, Europe Ecologie, Alliance Nature, Rassemblement Environnement, le P.E.F. (Parti pour les Eoliennes de France), l'Amicale des chats de gouttière, l'association de quartier « Laisse ma forêt tranquille, gros » et les Green Skinhead d'Amiens, un groupe régional de néo-nazis écolos soucieux de limiter l'effet de serre dans l'utilisation de chambres à gaz et d'incinérateurs à juifs. Au bout de trois heures de discussions lénifiantes (voire laxatives), Poulard leva la mimine et obtint la parole :

— Bonjour, Albert Poulard, citoyen militant. Je voudrais poser une question à Dominique Voynet.

— Allez-y, Monsieur Poulard, lui répondit la bougresse avec un grand sourire.

— Madame Voynet, pouvez-vous m'expliquer par quel processus physiologique votre bouche a-t-elle été remplacée par un robinet à merde ?

— Pardon ? fit-elle sous les murmures de la salle.

— Ben, c'est qu'on a l'impression que dès que vous parlez, vous dites de la merde en continu, comme si on laissait ouvert un robinet à étrons.

— C'est une honte ! dit la vice-présidente de l'Amicale des chats de gouttière.

— Tu vas trop loin, frangin, renchérit un type de « Laisse ma forêt tranquille, gros ».

— Arrêtez de vouloir sauver la planète, bordel ! s'énerva Poulard. La nature, c'est mort, faut passer à autre chose, je sais pas, moi, au P.V.C., au polystyrène, à la fibre de carbone par exemple, ouvrez les yeux, putain !

— Ce monsieur est visiblement saoul, dit Dominique Voynet qui songeait déjà à son retour en hélicoptère jusqu'à sa maison de campagne chauffée au charbon.

— Ah ouais, c'est la meilleure celle-là, s'emporta Poulard, je suis tout à fait sobre, alors que vous, vous avez le cerveau bourré de conneries ! La nature a fait son temps, j'veus

dis, c'est pas compliqué à comprendre, merde ! Pour l'avenir, pensons plastique, pensons plutonium, pensons phosphore, pensons nitrate !

— Faites-le sortir ! ordonna la pauvre Voynet à la ramasse.

— Laissez-moi, je pars comme un seigneur, conclut Poulard en s'échappant dans un nuage d'insecticide pulvérisé via les deux bombes sorties de son imperméable.

A la mi-avril 2008, il avait remis ça, et était même allé plus loin, réussissant à s'immiscer contre toute attente parmi le public d'une émission politico-sirupeuse d'Arlette Chabot — veste moutarde, pantalon en cuir et coiffure Claude François — où était invité le détestable Allemand hirsute Daniel Cohn-Bendit. Après des plombs à écouter des inepties stériles, à applaudir mollement l'arrivée en plateau de gens aussi insignifiants que Vincent Peillon ou Eric Woerth, Poulard s'extirpa d'un sommeil compréhensible lorsque Chabot annonça que le public allait pouvoir poser des questions aux invités. Naturellement, il avait été décidé trois jours auparavant des personnes qui les poseraient, de la nature des questions et des réponses que fourniraient les hommes politiques présents (on les avait d'ailleurs déjà écrites sur les prompteurs pour gagner du temps). Les deux premières questions, posées par un branleur à chemise à carreaux moche d'une école de journalisme et une lamentable pisseuse en BTS Communication, furent à chier ; la troisième devait être l'œuvre d'un locdu à mèche rebelle, mais Poulard intervint à choppa le mic au débotté :

— Monsieur Cohn-Bendit, permettez-moi de vous dire que vous marchez sur la tête ! attaqua d'emblée Poulard, vachement remonté. Vous, Dany le Rouge, vous vous mélangez avec les Verts, mais du rouge avec du vert, ça donne quoi, je vous le demande ? Du caca d'oie ! Eh oui, vous êtes du caca d'oie, Monsieur Cohn-Bendit, et ça, c'est inacceptable !

— M'enfin, c'est une blague, qu'est-ce que ça veut dire ? rigola Cohn-Bendit en faisant de grands gestes avec les mains.

— Parce que vous croyez que j'ai envie de rire ! reprit Poulard alors qu'Arlette Chabot adressait des signes de tête entendus à la sécurité. Le problème, c'est que des trouducus foireux dans votre genre s'obstinent à défendre la nature, il est là, le vrai problème !

— Monsieur, un peu de respect, calmez-vous, s'il vous plaît, dit Arlette en faisant sa tête de cocker cancéreux pour le raisonner mais en vain.

— La nature a fait son temps, c'est tout ce que j'ai à dire ! s'enflamma Poulard en sortant un aérosol. Mort à la planète ! s'écria-t-il en balançant de l'insecticide à qui mieux-mieux autour de lui (et notamment dans la gueule du locdu à mèche rebelle).

— Faites-le sortir ! ordonna Arlette Chabot qui en avait assez et voulait rentrer chez elle au plus vite pour boire une tisane en regardant un porno.

Deux malabars évacuèrent Albert Poulard (en se prenant de bonnes giclées d'insecticide dans les gencives) et l'émission se poursuivit normalement : le lendemain, tout le monde se foutait de ce débat à la con, mais la vidéo du clash Poulard/Cohn-Bendit cartonna sur Dailymotion. Le monde — ou du moins les 56 242 personnes qui avaient vu la scène — savait désormais de quel bois était fait Albert Poulard.

Les semaines suivantes se déroulèrent dans une complète tranquillité, voire dans une totale apathie digne d'un enregistrement en public du quatrième âge des *Chiffres et des Lettres*, Poulard répétant inlassablement sa routine anti-écolo en refusant fermement de chercher du boulot, même pour faire plaisir à son conseiller ANPE moustachu qui zozotait et sentait l'ail à dix mètres. Albert Poulard avait de plus grands projets, oh que oui : il comptait ni plus ni moins mettre au point l'homme bionique du troisième millénaire, un sublime athlète de fer et d'acier trempé capable de susciter l'admiration des foules et l'hébertude de la science moderne estomaquée, et cet homme, ce serait lui. Cela faisait quelques temps qu'il avait entamé ce noble projet et, il faut bien le dire, c'était fort douloureux : son idée consistait à se greffer sous la peau de fines plaques de ferraille de récupération afin de robotiser sa pitoyable carcasse de chair et de sang. Il avait commencé par s'entailler les tibias pour glisser les plaques de fer sous l'épiderme avec une pince à épiler, et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il en avait chié. Malgré tout, Poulard avait réussi à totalement se ferrer les panards et les jambes, et s'attaquait maintenant au torse et aux bras (il avait préféré sauter l'entrejambes par douilletterie, une coque en nickel suffirait).

Ces autogreffes occupaient ses matinées ; quant à ses après-midi, il les passait chez sa voisine aveugle et seule amie, Nodule Calembour. Poulard appréciait sa compagnie et son thé au jasmin, de même que le fait qu'elle n'ait chez elle que des fleurs en plastique et qu'elle voue comme lui une haine viscérale aux animaux en général et aux chiens en particulier.

« Les chiens, faudrait les brûler avec de la chaux vive et s'en servir d'engrais ! », disait Nodule quand elle avait un peu abusé du mousseux.

Soyons honnêtes : si Poulard squattait chez sa voisine, c'était également pour assurer ses arrières. Il avait en effet de considérables desseins et savait qu'il serait recherché sous peu par la police : afin qu'ils ne trouvent rien chez lui (et sur son propre ordinateur), il avait convaincu Nodule de prendre un abonnement à Internet et profitait du fait qu'elle soit aveugle

pour surfer à sa guise sur des sites de ventes d'armes et de matériaux toxiques, ainsi que sur tous ceux nécessaires à l'accomplissement de ses rêves les plus fous.

— Et sinon, ça va, toi ? lui demanda Poulard alors qu'il était installé à l'ordinateur de sa voisine aveugle en ce début du mois de mai.

— Bah, j'ai rencontré un sourd, on s'entend super bien, on doit se voir mercredi.

— Tu me fais peur, Nodule, tu parles comme dans une pièce de Samuel Benchetrit.

— Désolée, je suis sous antibiotiques.

— Bingo ! ne put s'empêcher de dire Poulard en voyant sur l'écran la photo d'un certain Jean-Paul Bolino qui lui ressemblait furieusement, la barbe en plus.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Nodule.

— Euh, rien, j'ai trouvé un groupe de fans de Jean-Claude Nancy sur Facebook, mentit Poulard pour éviter d'être découvert.

Un mois plus tard, alors que Poulard en fuite avait commis l'innommable, la police, remontée jusqu'à lui grâce à sa fausse ambulance abandonnée dans laquelle se trouvait une carte de bibliothèque avec son adresse, fouilla de fond en comble son appartement. Exceptées les cassettes audio, le dictaphone et une licence de pilote, les poulets ne trouvèrent rien chez Poulard, son ordinateur contenant uniquement des photos d'immeubles, des fonds d'écrans de mines de charbon d'ex-Yougoslavie et des fichiers Word sur une monumentale « Histoire universelle du plastique » qu'il avait commencé à écrire. Chargé de l'enquête, le commissaire Patrick Bourrique, qui depuis sa dépression consécutive à la rupture de son PACS ne sortait plus qu'en charentaises, chercha à interroger ses proches et ne trouva à parler qu'à la voisine aveugle. Il frappa à sa porte avec véhémence pour obtenir de plus amples informations :

— Madame Calembour, ceci n'est pas un canular, dit le commissaire Bourrique tout à trac quand elle lui ouvrit la porte. Nous sommes de la police, nous recherchons activement un certain Albert Poulard qui ferait partie de vos connaissances. Pourriez-vous nous aider à dresser le portrait-robot de ce phénomène ?

— Bah, si vous voulez mais j'suis aveugle, répondit Nodule.

« Putain de merde, jura Bourrique en pensée, ce Poulard a bien préparé son coup ».

Le 5 juin 2010, soit quinze jours avant que les flics ne débarquent chez lui, Poulard avait décidé de passer à l'action et ça allait chier des bulles : au volant d'une fausse ambulance bricolée à partir d'une camionnette merdique achetée à des gitans qu'il avait repeinte lui-même en y ajoutant un gyrophare, il se rendit en début de soirée au domicile du

gros Claude Allègre dans le XVIe, déniché et repéré sur Internet grâce à *GoogleStreet*. Il sortit tout joyeux de la camionnette, attrapa un fauteuil roulant et alla sonner chez le célèbre géologue à tête de phacochère alcoolisé. Personne n'ouvrit. Poulard opta pour le plan B :

— Monsieur, c'est pour une pétition contre le tapage médiatique abusif autour du réchauffement climatique, est-ce...

— Faut signer où ? demanda Allègre, ouvrant la porte après quelques secondes, en peignoir car il avait sauté hors de son bain en entendant ces saintes paroles.

— Nulle part, répondit Poulard en le tasant.

L'effet fut plus rude qu'en temps normal, étant donné que le pauvre Claude Allègre était trempé : il s'écroula au sol comme un mammoth électrocuté, et Poulard le chargea tranquillement sur le fauteuil roulant pour le conduire jusqu'à l'ambulance. Il ouvrit les portes à l'arrière et jeta Allègre à l'intérieur sans ménagement.

— Et évitez de vous battre, hein, dit-il à l'adresse de Nicolas Hulot et Yann Arthus-Bertrand, ligotés et bâillonnés là depuis leur enlèvement dans l'après-midi dans des circonstances analogues.

Deux heures de route plus tard, Poulard était de retour à Trouville en pleine nuit, moment idoine pour déplacer ses trois invités dans la cave de son immeuble dont il avait piqué les clés il y a des années de ça. Lorsque les trois écolo-zouaves se réveillèrent, ils se trouvaient dans une gigantesque cage en ferraille genre free fight conçue par Poulard à partir de clapiers à lapins rachetés à des manouches.

— On est où et vous êtes qui, putain ? s'énerva d'emblée Nicolas Hulot.

— Répondez ! renchérit Yann Arthus-Bertrand, excédé.

— Quand est-ce qu'on mange ? demanda le gros Allègre en secouant sa tête de hérisson obèse.

— Vos gueules, merdeux salopards ! rétorqua Poulard en posant un tas d'accessoires sur la table. Je déteste la nature, or vous prétendez la défendre, par conséquent les amis de mes ennemis sont aussi mes ennemis, de ce fait je vais vous régler votre compte.

— C'est n'importe quoi ! coupa Allègre. Donnez-nous au moins à manger.

— En réalité, je ne vous ferais aucun mal : c'est vous qui allez vous entretuer. Distribution des armes ! tonna Poulard en jetant, via une petite grille, une carotte à Allègre, une fronde et un sac de billes à Hulot et un pic à glace à Arthus-Bertrand.

— C'est quoi ces conneries ?! demanda Claude Allègre en brandissant sa carotte. Pourquoi je suis le seul à avoir une « arme » toute pourrie ?

— Regardez-les, répondit Poulard, on dirait deux femelles pygmées lépreuses et rachitiques, en plus vous les détestez et vous faites deux fois leurs poids, si je leur file pas de bonnes armes, vous allez leur faire la peau en moins de cinq minutes.

— Ok, mais une carotte c'est pas une arme.

— Ca dépend, je suis sûr qu'avec un peu de motivation vous pouvez crever l'œil de Hulot avec. Ou vous pouvez la bouffer, après tout je m'en tape.

— Ouais, j'vais plutôt faire ça, dit Allègre en attaquant sa carotte.

— Bon, j'vous laisse vous bastonner toute la nuit, si y'a un survivant demain il est libre, conclut Poulard avant d'éteindre la lumière et de fermer la cave à clé.

Le lendemain matin, au grand désarroi de Poulard, les trois sagouins étaient en vie quand il descendit les voir après s'être enfoncé des plaques de fer dans le cou et le crâne.

— Mais putain, qu'est-ce que vous avez brantolé ? s'écria Poulard. Vous étiez censés vous battre, j'vous rappelle ?

— Ca ne nous a pas paru une attitude très responsable, répondit Yann Arthus-Bertrand qui avait essayé d'attaquer sans succès la grille au pic à glace.

— Et toi, Hulot, pourquoi t'as le pif qui saigne ? demanda Poulard.

— J'ai pas pu résister, je lui ai flanqué une mandale, avoua Claude Allègre.

— T'as de la chance que je sache pas me servir d'une fronde, connard, rétorqua le neuneu ringardos de TF1.

— Bon, faut que je vous dise la vérité, reprit Poulard, j'en n'ai rien à secouer de vos sales gueules de mous du bulbe médiatico-pleurnichards, vous n'êtes qu'une étape dans mon grandiose projet de destruction du milieu naturel. On passe au plan B.

Poulard souleva alors une bâche dans un coin, dévoilant une grande caisse, un caméscope et une trottinette électrique.

Dans les heures qui suivirent, à six mille pieds d'altitude dans le zinc branlant qu'il avait loué à des tziganes, Poulard aux commandes subissait les jérémiades du pauvre Yann Arthus-Bertrand, saucissonné derrière lui.

— Me faites pas de mal, je vous en supplie, je vous filerai tout le fric que vous voulez, je suis pété de thune !

— Rien à foutre, baltringue, ce que je veux, c'est que tu filmes.

— Quoi ?

Poulard enclencha le pilotage automatique, attrapa un caméscope qu'il attacha avec du scotch à la main droite du pseudo-cinéaste défenseur de l'environnement à condition que ça rapporte, et le libéra de ses liens.

— Qu'est-ce que vous allez me faire ? s'enquit Arthus-Bertrand paniqué.

— Maintenant tu vas la voir pour de bon, la Terre vue du ciel ! répondit Poulard en ouvrant la porte de l'avion avant de le jeter dans le vide sans parachute.

Yann Arthus-Bertrand poussa un hurlement démentiel durant sa chute, mais, conscience professionnelle oblige, garda l'œil vissé à la caméra pour essayer de retirer quelques bonnes images de sa mort imminente. Mission accomplie : Poulard n'avait plus qu'à atterrir en rase campagne et à passer à la suite. Comparé aux autres, ce sinistre escroc d'Arthus-Bertrand s'en était pas si mal sorti : Claude Allègre avait fini ligoté dans une caisse en partance pour le Groenland afin de tester le réchauffement climatique, avec pour tous moyens de subsistance une paille scotchée à la bouche reliée à une cannette de Ice-Tea et une casquette de trappeur. Quant à Hulot, c'était pire : habitué qu'il était à la survie en milieu hostile, Poulard l'avait attaché à une trottinette électrique avant de le lâcher dans un zoo.

Douze jours s'écoulèrent : Albert Poulard, qui ne se rasait plus, avait évacué le problème des « trois furoncles », comme il les appelait, et achevé ses greffes d'homme bionique. Il était désormais prêt à en finir avec la nature : il enregistra ses cassettes destinées à la police, les laissa chez lui, claqua la bise à Nodule en disant qu'il partait en vacances puis alla garer dans un fossé sa fausse ambulance (planquée jusque là dans la cour du squat), en laissant volontairement à l'intérieur sa carte de bibliothèque.

Plus que quelques jours à attendre, et tout serait prêt pour le bouquet final.

« Nous sommes le 18 juin 2010 et j'habite en banlieue de Trouville ; moi, c'est Albert Poulard, employé du BTP au chômage, 35 ans, marié, séparé, pas divorcé, séparé, hein, enfin vous voyez, quoi. Si vous entendez ceci, c'est que vous êtes flics et que vous êtes tombés sur mon stock de cassettes et mon dictaphone : dans ce cas-là, allez vous faire foutre, tas de raclures. Je me suis chargé d'Allègre, pas Patrice, hein, Claude, d'Hulot et d'Arthus-Bertrand, mais ce n'est qu'un début. Je vais être clair avec vous : je suis en cavale pour le moment, mais je compte frapper un grand coup en plein mois de juillet en mazoutant tout le littoral français que je vomis. Je suis en croisade contre la nature moisie et les écolos de mes deux : vous ne pourrez pas m'arrêter car je suis Albert Poulard, l'homme bionique. Tchao, blaireaux. »

C'était la fin de la dernière cassette laissée par Poulard : en chaussons dans son bureau, le commissaire Patrick Bourrique, bien que touchant de considérables bakchichs de la plupart des dealers du coin, n'en menait pas large. On était le 3 juillet et cet enfoiré de Poulard était toujours dans la nature (qu'il détestait tant). On avait retrouvé le cadavre de Yann Arthus-Bertrand totalement atomisé dans la plaine picarde un caméscope pété à la main, celui frigorifié du gros Allègre dans une caisse au Groenland et les tests ADN avaient confirmé que le zig déchiqueté par les lions du zoo de Thoiry était bien Nicolas Hulot, alors porté disparu. Trois meurtres revendiqués expressément par Poulard dans les enregistrements saisis à son domicile mis sous scellé : la France avait peur, les écolos faisaient dans leur froc 100% coton et les braves gens qui prenaient des douches au lieu de bains avaient eux aussi les miquettes. Ce Poulard était imprévisible : s'il ne foutait pas illico les menottes aux paluches de cet anti-écolo terroriste, le commissaire Patrick Bourrique pourrait bien suivre le Tour de France dans des conditions déplorables cette année — et, nom d'un ripou, il se jurait de ne jamais en arriver là.

Au même moment, à des centaines de kilomètres de là, dans le Larzac, il y avait une cabane de berger, avec autour des dizaines de piquets plantés dans le sol, et sur ces piquets il y avait des têtes de chèvres sanglantes. Mais pourquoi donc ? Tout simplement parce que Poulard avait élu domicile dans ladite cabane et qu'il n'aimait guère les chèvres, pas plus d'ailleurs qu'il n'appréciait les bergers — Arachide Salipiou, honnête exploitant caprin, l'avait appris à ses dépens en se faisant trucider par Poulard à grands coups de louche alors qu'il l'avait fait entrer chez lui en se proposant de lui offrir un bol de soupe aux poireaux. Poulard était désormais modérément barbu, juste ce qu'il fallait pour mener son projet à terme : l'heure était venue d'en finir avec la nature, le genre humain et toutes ces conneries. A l'aide de quelques bidons d'essence, Poulard mit le feu à la cabane, aux environs et à une pinède proche par-dessus le marché puis reprit son 4x4 dont il avait changé les plaques d'immatriculation — direction le Nord.

Trois jours plus tard, alors que tous les flics de France, aux trousses de Poulard (qui habitait à Trouville), craignaient qu'il ne débarque l'arme au poing sur le littoral de la Manche, la Côte fleurie, la Côte de Nacre ou même sur Omaha Beach tel un G.I. sénile frappé d'Alzheimer, le forcené réapparut en Loire-Atlantique à la surprise générale, et plus précisément à La Baule sur le coup des quinze heures. De nombreux policiers en civil parcouraient les huit kilomètres de plage, comme c'était le cas sur l'ensemble du littoral, le

Ministère de l'Intérieur redoutant que Poulard, avec ses menaces de marée noire, ne gâche les vacances des bons Français avec des enfants (et des papiers en règle).

Poulard ne portait plus la barbe mais un bouc suspect, et s'était sapé comme un con avec des tongs, un short et un tee-shirt de merde, déguisement subtil de vendeur de chichis raccord avec la carriole miteuse qu'il traînait derrière lui. D'un rapide coup d'œil, il parvint à repérer les flics en civil et en accosta un qui lui semblait particulièrement stressé.

— Dites-moi, mon brave, vous avez un problème, certainement ? lui demanda-t-il.

— Non, enfin, que voulez-vous dire ? répliqua l'officier de police.

— Bah, je sais pas, un problème mental, un pépin dans le cortex, vous êtes un genre de handicapé, de débile profond, quoi.

— Pas du tout !

— Vous êtes sûr ? C'est étonnant. Réfléchissez, vous avez sans doute eu un accident cérébral récemment ou un grave traumatisme crânien.

— Absolument pas, je suis agent de l'ordre, assermenté et en fonction, alors je vous conseille de me parler autrement !

— Je t'emmerde, face de raie.

— Pardon ?!

Le flic n'eut pas le temps de réagir outre-mesure que Poulard avait déjà reculé de quelques pas pour sortir de son boui-boui roulant une lance amovible : il appuya sur une manette et la lance cracha des litres de pétrole qui mazoutèrent le pauvre flic ébaubi.

— C'est Poulard, c'est Poulard ! parvint-il à glapir en recrachant du Super sans plomb.

La baraque à chichis de Poulard était en réalité une cuve d'essence en kevlar, à laquelle il avait relié une lance souple et ergonomique pour pouvoir mazouter à sa guise tous les nazebroques qui passeraient à proximité. Il ne s'en priva pas : alors que les gens cherchaient à s'enfuir, Poulard mazouta les gosses immondes qui piaillaient, ceux-ci s'échouant sur le sable comme de petits phoques agonisants. Il visa les mères de famille, inonda d'essence les play-boys à chaînette, recouvrit de mazout bien épais la gueule de tous ces dégénérés se dorant les miches avec persévérance chaque été pour choper eux aussi un cancer de la peau. Les flics décidèrent d'intervenir et tirèrent sur Poulard — sans résultat : les balles ne faisaient que ricocher sur sa peau, ou plutôt sur les plaques de fer qu'il s'était greffé depuis des mois. Tel un Robocop diabolique, Albert Poulard mazoutait ses concitoyens terrorisés sans la moindre pitié ; très vite, la plage de La Baule, polluée pour dix ans, devint un cimetière à ciel ouvert de familles noyées sous les flaques d'essence.

En un peu moins d'un quart d'heure, les poulets, à court de munitions, faisaient des trous dans le sable pour se planquer. Poulard de son côté fatigua, et n'eut bientôt plus de mazout à balancer sur les gosses ou les flics. Les cognes affluaient maintenant tout autour de la plage en caisses à gyrophare pour lui barrer toute les issues : n'écoulant que son courage, il abandonna sa cuve en kevlar vide et se dirigea calmement vers la flotte alors que, dans son dos, les balles ricochaient toujours sur ses plaques de fer. De l'eau jusqu'au cou, Albert Poulard continua à avancer et à couler inexorablement, entraîné vers le fond par les nombreuses greffes d'acier parsemant son corps. Il ne chercha pas à retenir sa respiration mais éclata de rire en accélérant sa perte, car il savait que dans trente secondes, à quinze heures quinze précises, la nature allait en prendre un sacré coup.

Trente secondes plus tard donc, la centrale nucléaire de Fessenheim, au nord de Mulhouse, explosa en provoquant le plus grand accident écologique de l'Histoire du pays (outre les huit mille morts facturés comptant et les innombrables cancers et gniards difformes à venir). La veille, Albert Poulard avait séquestré à son domicile Jean-Paul Bolino, un ingénieur de la centrale, qui lui ressemblait trait pour trait — il avait passé des mois à surfer sur les sites de centrales nucléaires françaises pour mater les trombinoscopes et trouver un employé lui ressemblant. Le seul problème, c'est que Bolino, barbu sur la photo, avait désormais un bouc totalement hideux comme jadis celui de Harry Roselmack : Poulard avait dû en faire autant pour être raccord, avait pris le passe de Bolino avant de l'enfermer dans son placard attaché et shooté aux tranquillisants et s'était rendu à la centrale à sa place. Il avait ainsi eu accès au réacteur principal, sur lequel il avait placé trois engins explosifs devant sauter le lendemain à quinze heures quinze.

Personne ne se douta de rien, d'autant que les flics étaient déjà occupés à protéger les écologistes les plus connus et les côtes françaises. Après ce sabotage qui laisserait des traces, il n'avait plus eu qu'à rejoindre La Baule pour en finir. Poulard n'avait pas choisi Fessenheim par hasard : la centrale se trouvait à côté de la frontière allemande — avec ses conneries, il allait ruiner l'économie d'une région entière, bousiller les Vosges, le Jura et essaimer des radiations jusqu'à l'Ile-de-France et peut-être même la Bretagne et la moitié sud si les vents le permettaient, tout en foutant en l'air cinquante ans de réconciliation franco-allemande et en niquant totalement l'Union européenne pour environ trois siècles.

Albert Poulard avait presque réussi son glorieux projet : à défaut de la nature, c'était la France qui avait fait son temps et c'était pas plus mal.